

Roma, 7 Janvier, 1909

Monsieur,

Je vous suis bien reconnaissant de m'avoir fait adresser l'«Essai sur la notion de la Théorie physique de Platon à Galilée » J'avais lu ces articles dans les « Annals de Th. Ch. » et été très content d'y voir si bien mis en relief l'opinion de S. Thomas et ses origines, aussi que les textes remarquables de Jean de Jandun. La Sorbonne actuelle doit être assez désagréablement surprise de vous entendre dire que « l'Université de Paris du début du XIV s. au début du XVI s. a donné touchant le méthode physique des enseignements dont la justice et la profondeur passent de beaucoup ce qu'on a entendu dire jusqu'au milieu du XIX s. » – Il est fort intéressant aussi de lire les remarques faites par Bellarmine et le futur Urbain VIII à Galilée. On se demande pourquoi les péripatéticiens du S. Office devinrent si intransigeants réalistes.

Je me permettrai de vous adresser dans quelques semaines une mise en forme de la preuve de l'existence de Dieu par le mouvement. Vous me rendriez bien-service si vous vouliez me dire à qui dans cette preuve ne vous paraîtra pas convaincant.

Je regrette de n'avoir plus l'occasion de passer par Bordeaux mes parents habitent maintenant Limoges.

Je vous prie d'agréer, cher monsieur, avec mes bien sincères remerciements, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

fr. Reg. Garrigou-Lagrange

Roma, 10 Juillet, 1909

Cher Monsieur,

Je suis bien en retard pour vous remercier de l'aimable attention que vous avez eue de m'envoyer votre livre sur « le mouvement absolu et le mouvement relatif » Je voulais attendre d'avoir pris connaissance de certains chapitres qui m'intéressent particulièrement. Il ne m'a malheureusement pas été possible de lire autres choses que la conclusion, je suis obligé de remettre cette étude à un peu plus tard.

Je me permettrai de vous demander un renseignement au sujet du principe d'inertie que vous présentez le 27 sous la forme suivante à titre de postulat « selon cette théorie un corps théorique de dimensions infiniment petites, qui existerait seul en présence du trièdre de référence, se mourrait, par rapport à ce trièdre en ligne droite avec une vitesse constante. » C'est bien il me semble l'équivalent de la formule : « le corps qui n'est soumis à aucune force ne peut avoir qu'un mouvement rectiligne et uniforme ».

Vous admettez, si je ne me trompe, que ce n'est là ni une vérité t'imposant à priori (susceptible d'être déduite du principe de raison suffisante), ni une vérité démontrée expérimentalement, comme le croyait Newton ; il me semble que selon vous c'est un postulat suggéré par certains faits particuliers (comme par ex : le mouvement des projectiles qui continue lorsque l'impulsion a cessé) et étendu ensuite à des cas plus généraux sans que cette extension puisse être ni confirmée ni contredite par l'expérience.

Mais ce postulat qui est à la base de la mécanique moderne non seulement ne paraît pas susceptible d'être déduit des principes de raison suffisante et de causalité, mais il *paraît leur être*

contraire. Pour Aristote et S. Thomas un mouvement doit *nécessairement* s'arrêter dès que cesse la cause qui lui a donné naissance. C'est là, pour eux, une nécessité métaphysique ou absolue. En effet le principe métaphysique de causalité appliqué au mouvement se formule : « quidquid movetur ab alio movetur » Le mobile n'a pas seulement besoin d'être mû par un moteur pour passer du repos au mouvement, mais il en a encore besoin pour continuer à se mouvoir. Le mouvement n'est pas en effet un *état*, ce n'est pas non plus comme le concevait imaginativement Descartes une réalité restante toujours la même et passante d'un corps dans un autre. Si l'on définit le mouvement non pas mécaniquement en fonction du repos comme le faisait Descartes, mais métaphysiquement en fonction de l'être, on le concevra comme un *devenir*, passage de la puissance à l'acte, et l'on verra que ce passage ne peut s'effectuer si le mobile n'est soumis à aucune force. La puissance qui de soi n'est pas l'acte ne peut de soi être actualisée sous même force intervenir la division de l'être en puissance et acte, il suffit de dire : la continuation du mouvement implique à chaque instant un changement de position, lequel ne peut être sans raison suffisante, affirmer que ce changement peut s'effectuer sans raison d'être réalisatrice ce serait en venir à nier le principe d'identité ou de non-contradiction. En effet ce changement de position est *union successive du divers* (de la position A et de la position B), or dire que l'union *inconditionnelle* du divers est possible, c'est dire que des éléments *de soi* (inconditionnellement) être quelque chose d'un, (au moins d'une unité d'union), ce qui est la négation du principe d'identité, et conséquemment du principe de non contradiction. – De telle sorte qu'en généralisant le principe d'inertie on doit en venir à dire avec Hegel, comme avec tous les panthéistes évolutionnistes comme M. Bergson : le devenir est à lui-même sa raison, les principes d'identité et de non contradiction ne sont que des lois de la pensée abstraite et non pas des lois du réel, le réel en son fond est une contradiction réalisée. --La métaphysique classique dit au contraire : le principe d'identité et de non contradiction n'est pas seulement loi de la pensée abstraite, mais loi fondamentale du réel c'est pourquoi le devenir ne peut être à lui-même sa raison, mais doit avoir en fin de compte sa raison dans une réalité qui soit en tout et pour tout identique à elle-même ; absolument simple et immuable, qui soit à l'être comme A est A, *Ipsum esse subsistens, Acte Pur*, et par conséquent essentiellement distincte du monde multiple et changeant.

Le principe d'inertie loin de paraître avoir une valeur absolue dans l'ordre scientifique, me paraît impliquer une absurdité métaphysique. Je ne lui vois d'autre base que ce mouvement des projectiles qu'Aristote essayait de concilier tout bien que mal avec le principe « quidquid movetur ab alio movetur » et pour l'explication duquel on inventa la théorie de l'*impetus* admise par des thomistes comme Jean de S. Thomas et Goudin.

Je me demande ce que la science prétend affirmer quand elle formule ce principe d'inertie. Et ce qu'elle fait porter seulement son affirmation sur les modalités du mouvement (*rectiligne* et *uniforme*), ou va-t-elle plus loin et fait-elle encore porter son affirmation sur *le fait que le mouvement continue* alors que le mobile n'est soumis à aucune force ? - Il me semble que si l'affirmation est restreinte aux *modalités* du mouvement la science reste dans son domaine et ne se heurte à aucune impossibilité métaphysique. Si au contraire l'affirmation porte sur *la réalité, l'être même* du mouvement qui continuerait sans cause, la science non seulement sort de ses limites mais elle énonce un postulat qui est en opposition radicale avec les trois grands principes métaphysique de causalité, de raison suffisante et d'identité.

S'il est ainsi contraire aux lois fondamentales de la raison, comment le principe d'inertie a-t-il pu devenir la base de la physique moderne ? - J'ai demandé des éclaircissement sur ce sujet à Monsieur Boulanger de la faculté des science de Lille, qui nous a fait le plaisir de venir nous voir ici plusieurs fois. Il m'a fait lire un travail de Monsieur Painlevé sur les principes de la mécanique. Et il m'a semblé retrouver l'opposition que je viens de vous énoncer entre le principe métaphysique « quidquid movetur ab alio movetur » et le principe d'inertie dans celle que M. Painlevé signale entre la mécanique scolastique et la mécanique copernicienne.

« Le principe de l'inertie scolastique, dit-il, s'énonçait: "Tout élément matériel infiniment

éloigné des autres reste absolument fixe." Pour les scolastiques, il n'y a donc pas de *vitesse acquise* : qu d'un élément matériel en mouvement on écarte brusquement et à grande distance tous les autres corps, l'élément s'arrête brusquement. D'après les coperniciens, au contraire, il garde sa vitesse en grandeur, direction et sens. - Cette divergence sur le principe d'inertie suffit à creuser un abîme entre les deux doctrines. » (p. 398)

Je ne puis concevoir comment le principe d'inertie entendu au sens coperniciens n'est pas la violation des premiers principes rationnels. Admis que tout corps est indifférent au repos ou au mouvement, on sait qu'il faut une cause non seulement pour expliquer le changement qui consiste à passer du repos au mouvement, mais encore pour expliquer tous les changements impliqués dans le mouvement même ; tandis que le repos s'explique par la simple cessation de l'action qui produisait le mouvement. – En d'autres termes le repos est un état ; mais on ne peut parler *d'état de mouvement*, puisqu'il est essentiellement un changement le mouvement ne peut être un *état*. – Une simple impulsion finie ne peut produire un effet *infini*. C'est pourtant ce que disent les coperniciens.

Ce problème¹ n'est pas sans rapport avec la preuve de l'existence de Dieu par le mouvement. Je n'ai pu encore rédiger cette preuve que je désirais vous soumettre, elle entrera dans un article « Dieu » que je prépare pour la « Dict. Apologétique de la Foi catholique ». J'ai dû développer bien des difficultés, passage des phénomènes physico-chimiques aux phénomènes vitaux, de ceux-ci aux phénomènes sensibles, de ceux-ci aux phénomènes volontaires. N'y aurait-il pas sans sortir de l'ordre physique un exemple de série ascendante permettant d'imager la preuve. On dit souvent le matelot est porté par le navire, le navire par le flot, le flot par la terre, la terre par le soleil, le soleil par un autre centre mais on ne peut remonter à l'infini, enfin de compte il faut un moteur qui n'ait pas besoin d'être prémû, mais pour cela il doit être son activité même ; et pour rendre raison de *l'être* seul peut *agir par soi* qui *est par soi*. Or ce qui est par soi est ce en quoi il n'y a distinction entre essence (susceptible d'exister) et existence, cad. Ce qui est à l'être comme A est A, pur être ou pur acte, sans limite, sans mélange de non-être. Cet exemple de série ascendante n'est qu'à moitié satisfaisant parce qu'on reste dans la même espèce de causalité, savoir *l'attraction*. On ne trouve pas d'exemple de passage d'un effet donné à une cause vraiment équivoque c'est à dire d'ordre supérieur ; ce serait l'image de la dernière démarche qui conduit au 1^{er} moteur.

Je vous demande pardon, cher monsieur, de cette trop longue lettre, l'amabilité avec laquelle vous m'avez reçu à Bordeaux m'a invité à vous parler ainsi en toute liberté. Si vous pouvez écrire un article sur cette question du pr. d'inertie vous rendriez bien service aux philosophes scolastiques. – Avec mes bien sincères remerciements, je vous prie d'agréer, cher monsieur, l'expression de mon très respectueux dévouement.

fr. Reg. Garrigou-Lagrange. O.P.

1 a été traité récemment par E. Meyerson « Identité et Réalité » Alcan 1 vol de 430p. Mais M. Boulanger m'a dit que cet ouvrage laisse beaucoup à désirer au pdv. scientifique.

Roma, 7 Mars, 1914

COLLEGIO ANGELICO

Via S. Vitale, 15

Cher Monsieur,

Permettez-moi de vous offrir mes humbles félicitations pour votre récente nomination à l'Académie des Sciences. Comme le dit la Revue Neo Scolastique de Louvain : Il est peu de nominations aussi bien mérités. *Tous les thomistes* en particulier s'en réjouissent.

J'ai été très heureux aussi de voir que l'Institut de France de la ministère de l'Instruction publique patronnent votre grand ouvrage, dont je viens de faire acheter le premier volume pour notre bibliothèque. Je vois que vous y traitez fort longuement un problème sur lequel je m'étais permis de vous interroger il y a cinq ans : la conciliation du principe « quidquid movetur ab alio movetur » avec le mouvement des projectiles. Souvent j'ai été interrogé depuis sur la manière de concilier ce principe, base de la preuve du premier moteur, avec l'axiome de la mécanique moderne : une force constante produit un mouvement uniformément accéléré.

Lorsque je vous écrivais il y a cinq ans je défendais timidement la théorie de l'impetus qui s'écarte de celle d'Aristote, mais se trouve chez de bons thomistes comme Jean de S Thomas. *Cursus phil. phil.natur.* q. 23. a. 2. et Goudin. Elle s'appuie surtout sur le texte du S. Thomas *de Potentia* q. 3. a. 11. a 5^m. « Instrumentum intelligitur movevi a principali agente *quamdiu retinet virtutem* a principali agente impressam, unde sagitta *tamdiu* movetur a projiciente, *quamdiu* manet vis impulsus projicientis. » C'est une application de la théorie thomiste de la *causalité instrumentale* théorie qui n'est guère qu'implicitement chez Aristote, mais qui revient constamment chez S. Thomas tant en philosophie qu'en théologie. (cf. Jean de S. Thomas *Cursus Phil. Phil. nat.* q. 26.)

Me permettriez vous de vous poser une seconde question : cette explication thomiste du mouvement des projectiles est-elle inconciliable avec ce qu'il y a de certain dans les axiomes de la mécanique moderne sur l'inertie, l'accélération et la conservation de l'énergie.

La pensée de S. Thomas est assez claire en elle-même : La cause principale qui se sert d'un instrument ne le meut pas d'une manière *quelconque*, mais elle le meut en le *surélevant*, en lui commence quand une force transitoire qui permet à l'instrument de produire des effets *supérieurs* à lui. Ainsi le musicien *animé* pour ainsi dire son violon, qui par lui-même produit seulement un son quelconque. De même l'archer qui lance une flèche lui communique une force motrice au lieu simplement de la mouvoir. Et tout *impulsion* serait la production non seulement d'un mouvement, mais d'une force reçue dans le projectile, force d'ailleurs proportionnelle à l'impulsion. Telle est manifestement la pensée de S. Thomas.

Il me semble philosophiquement nécessaire de maintenir, en vertu du principe de causalité efficiente (tout devenir à une cause autre que lui) et du principe de finalité (tout agent pour une fin), que l'impulsion reçue dans le projectile doit cesser alors même ce corps en mouvement ne rencontrerait aucun obstacle ; son arrêt sera expliqué non seulement par les obstacles mais aussi parce que l'impulsion qu'il a reçue est *finie*, il s'arrêtera même d'autant plus vite qu'il a été lancé avec moins de force.

La formule qu'on donne ordinairement après Descartes du principe d'inertie suppose au contraire, semble-t-il, que l'arrêt du projectile ne peut provenir *que* des obstacles, ou est ainsi conduit à soutenir qu'une impulsion *minima* pourrait produire un mouvement perpétuel, un devenir dans lequel il y aurait *toujours du nouveau* ce devenir serait très lent, mais enfin il serait perpétuel.

Il me paraît évident que la formule cartésienne du principe d'inertie provient d'une abstraction qui n'est légitime qu'en mathématique. Le mathématicien, dit Aristote, abstrait des qualités sensibles et

aussi des causes efficientes et finales puisqu'il n'envisage que la quantité. Descartes et ceux qui le suivent considèrent le mouvement local en faisant abstraction de sa cause efficiente et de sa cause finale. Il suffirait alors d'un chiquenaude divine au moment de la création et le mouvement se conserverait jusqu'à la fin du monde, sans que Dieu ait besoin de verser de nouvelles énergies dans le Cosmos. Dieu ne serait plus premier moteur. La preuve de son existence qui part du mouvement ne pourrait plus du tout s'entendre comme le faisaient Aristote et S. Thomas.

Je vous serais bien reconnaissant, cher monsieur, de me dire si à votre avis l'explication dernière donnée par S. Thomas du mouvement des projectiles est inconciliable avec ce que la mécanique moderne doit considérer comme certain. En d'autres termes, du point de vue auquel *doit* se placer la science, elle est obligée de soutenir que *le projectile mis en mouvement par une impulsion extrêmement faible ne s'arrêtera jamais, s'il ne rencontre aucun obstacle*, comme par exemple le vide.

Je me permets de vous poser cette question avant de publier un ouvrage sur Dieu où je dois revenir sur ce problème. Vos occupations ne vous permettront pas, je le comprends, de me répondre longuement, je vous serai bien obligé de me renvoyer seulement cette lettre avec l'indication par *oui* ou par *non* des points qui vous paraissent devoir être résolus certainement par l'affirmation ou la négative.

Mes craintes proviennent surtout de ce que vous écrivez p. 397 et 398 de votre premier volume sur le « Système du monde ».

Excusez-moi, cher monsieur, de la perte du temps que je vous cause, et agréez, je vous prie l'expression de mes sentiments très respectueux et dévoués.

fr. Reg. Garrigou-Lagrange
O.P.

Roma, 6 Avril, 1914

COLLEGIO ANGELICO
Via S. Vitale, 15

Cher Monsieur ,

Avant de vous remercier des renseignements que vous avez eu la bonté de me donner dans votre dernière lettre, je voulais lire, dans vos *Études sur Léonard du Vinci* ce qui concerne l'histoire de la théorie de *l'impetus* chez les scolastiques. Il ne m'a pas été encore possible de faire cette lecture, et la correction de plusieurs thèses m'oblige à la remettre à plus tard.

Les affirmations très nettes que vous formulez sur la valeur du principe d'inertie m'obligent à une grande prudence. Elles me montrent aussi combien serait nécessaire une étude de la valeur de ce principe au triple point de vue mathématique, expérimental et métaphysique.

Pour l'instant je ne trouve moyen d'éviter la contradiction qu'en distinguant ces trois points de vue.

Pour le *mathématicien* qui abstrait des qualités sensibles et aussi de la cause efficiente et finale, pour ne considérer que la quantité mesurable, je conçois que le principe d'inertie n'offre pas de difficulté. Du point de vue mathématique il ne semble ni évidemment vrai ni évidemment faux qu'un mouvement une fois donné dure indéfiniment.

Du point de vue de la *physique expérimentale* qui s'en tient à l'étude des phénomènes sensibles et de leurs lois approchées, on n'examine que les *causes sensibles* qui produisent le mouvement ou le transforment, on fait abstraction de l'influx invisible de la Cause première. De ce point de vue le principe d'inertie est suggéré par l'expérience, mais, si je comprends ce qu'a écrit H. Poincaré dans « La

science et l'hypothèse » p. 112 – 119 ce principe ne serait pas expérimentalement démontré, selon lui: « Axiome ou soi: disant axiome » écrivez vous vous même comment l'expérience permettrait elle de prouver rigoureusement que le mouvement cesse *uniquement* à cause des résistances extérieures, et non pas en partie par lui même. Par ailleurs comme il se transforme en chaleur lorsqu'il est arrêté, on est porté à penser qu'il durerait toujours s'il n'était pas arrêté, et rien dans l'expérience n'infirme cette façon de voir.

Du point de vue *métaphysique* le mouvement même local n'est plus seulement une quantité mesurable, ou un phénomène sensible, susceptible de transformation, mais un *devenir*, de l'*être qui devient* et passe progressivement de la puissance à l'acte. De ce point de vue une cause sensible, comme une chiquenaude, est incapable de produire par elle seule cette *réalité* nouvelle qui est le mouvement. Il faut une intervention invisible du Premier être. La métaphysique ne peut admettre qu'un même mouvement passe d'un corps dans un autre, car il est *ce* mouvement par ce qu'il est le mouvement de *ce* corps. Chaque fois donc que le mouvement local par suite d'arrêt est dit se transformer, il y a production par lui d'un mouvement nouveau, et cela n'est possible (métaphysiquement) que par une nouvelle intervention invisible de l'Être premier ou du premier moteur. Un mouvement sensible ne donne naissance à un autre mouvement sensible qu'avec le concours invisible de Dieu. Il y a toujours subordination de la cause physique sensible à l'Agent premier invisible

1 ^{er} moteur	1 ^{er} moteur	1 ^{er} moteur	1 ^{er} moteur
<u>mouv^t local</u>	<u>chaleur</u>	<u>mouv^t local</u>	<u>électricité</u>
cause sensible	cause sensible	cause sensible	cause sensible

Si donc une intervention invisible de Dieu est nécessaire du point de vue métaphysique pour qu'un mouvement par suite d'arrêt en produise un autre, cette intervention invisible semble nécessaire pour que le mouvement local non arrêté dure indéfiniment. Par lui-même il est une réalité non permanente, mais transitoire, une réalité qui devient, dans laquelle il y a toujours du nouveau passage de la puissance à l'acte. Descartes ne considérait le mouv^t que des points de vue mathématique et mécanique, mais à la considérer du point de vue métaphysique ou de l'*être*, il semble nécessaire de maintenir la conclusion thomiste de la non perpétuité d'un mouvement local produit par simple impulsion, même dans le vide.

S'il en était ainsi la formule du principe d'inertie serait celle d'une loi approchée suggérée par l'expérience et toute *relative* aux causes qui tombent sous l'expérience, mais elle serait susceptible d'être complétée d'un point de vue supérieur qui seul permet de parler dans l'*absolu*. De même la somme de l'énergie resterait constante, et pourtant l'énergie se renouvellerait, comme la somme de l'activité humaine est relativement constante et pourtant l'humanité se renouvelle, Dieu crée des âmes à chaque instant.

Pardonnez-moi, cher monsieur, cette second lettre trop longue. J'ai pour excuse les questions qui me sont posées par quelques philosophes récemment convertis au catholicisme et même au thomisme et arrêté par cette difficulté. Au cas où vous seriez amené à écrire sur cette question de deux aspects physique et métaphysique du principe d'inertie, je ne manquerais pas d'y renvoyer mes correspondants votre article sur « Physique et métaphysique » paru il y a déjà longtemps était des plus intéressants et l'on serait heureux d'en voir l'application à ce problème.

Avec mes meilleurs remerciements, je vous prie d'agréer, Monsieur, mes bien respectueux hommages.

fr. Reg. Garrigou-Lagrange

Roma, 18 Avril, 1914

COLLEGIO ANGELICO

Via S. Vitale, 15

Cher Monsieur,

Je vous suis vivement reconnaissant de la longue lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Elle me montre beaucoup mieux que je ne l'avais compris jusqu'ici la valeur que vous accordez aux principes fondamentales des théories mécaniques et physiques : ni axiomes évidents de soi, ni lois expérimentales, mais postulats. Et cela est de nature à diminuer de beaucoup l'apparente opposition qui existe entre la mécanique moderne et les principes les plus généraux de la métaphysique traditionnelle.

Je trouve même, cher monsieur, votre lettre si claire que je serais bien heureux de la transcrire exactement, sans aucun commentaire, à titre d'appendice, dans un ouvrage sur Dieu que je dois publier en Juillet. Ce serait utile à plus d'un philosophe que je connais, et dissiperait certaines obscurités qui empêchent de bien saisir la preuve classique de l'existence de Dieu par le mouvement.

Vous verrez peut-être quelque inconvénient à ce que je publie intégralement cette note sous votre nom. En ce cas je pourrais la donner comme un résumé de vos ouvrages, faits dans les termes mêmes dont vous avez l'habitude de vous servir.

Pardonnez-moi, cher monsieur, cette nouvelle indiscretion, et agréez, je vous prie, avec mes meilleurs remerciements, l'expression de mes sentiments très respectueux et dévoués.

fr. Reg. Garrigou-Lagrange

Roma, 4 Mai, 1914

COLLEGIO ANGELICO

Via S. Vitale, 15

Cher Monsieur,

Je vous suis bien reconnaissant de me permettre de publier votre lettre comme appendice du livre sur Dieu dont je vous avais parlé. Je la ferai imprimer dans un mois et vous en adresserai les épreuves.

Avec mes meilleurs remerciements je vous prie et agréer, cher monsieur, l'expression de mes sentiments respectueux

fr. Reg. Garrigou-Lagrange

Roma, 21 Mai, 1914

COLLEGIO ANGELICO

Via S. Vitale, 15

Cher Monsieur,

Au moment d'envoyer à l'imprimeur votre lettre sur la valeur du principe de l'inertie que vous voulez bien me permettre de publier sous votre nom, comme appendice de l'ouvrage dont je vous ai parlé, je pense qu'il vous sera plus commode de faire directement sur le manuscrit les modifications que vous jugeriez utiles.

Sur les épreuves, ces corrections seraient moins faciles. Il convient aussi d'indiquer tout de suite les passages qui doivent être mis en italiques, peut-être suffirait-il de souligner ceux qui sont marquées de deux traits.

Le titre de la note qui répondrait à l'ouvrage serait : note sur la valeur du principe de l'inertie, ou plus généralement : note sur la valeur des principes de la mécanique.

Je vous prie, cher monsieur, d'excuser la liberté avec laquelle j'ai recours à vous, et d'agréer l'expression de ma respectueuse gratitude.

fr. Reg. Garrigou-Lagrange

Roma, Fête de la Pentecôte, 1914

COLLEGIO ANGELICO

Via S. Vitale, 15

Cher Monsieur,

Je vous suis bien reconnaissant d'avoir mis au point pour l'imprimeur la lettre sur la valeur du principe de l'inertie ou tiendra compte pour la mise en italique ou en petites capitales des seuls soulignements à l'encre rouge.

Selon votre désir, je laisserai à cette note la forme de lettre, en renvoyant le lecteur à votre ouvrage sur la théorie physique.

Je ne manquerai pas de vous adresser un exemplaire du volume quand il paraîtra en Octobre probablement.

Je reste toujours désireux de vous voir traiter le problème des rapports des premiers principes de la mécanique avec le principe de causalité : Monsieur Boulanger, lorsqu'il était encore professeur à Lille, me donna un opuscule de P. Painlevé intitulé « mécanique qui traite de cette question, en opposant la mécanique scolastique et la mécanique copernicienne » l'opposition consisterait en ceci que pour les scolastiques il n'y a pas de vitesse acquise.

Ce travail demanderait sans doute à être repris, et vous l'avez certainement fait vous-même dans vos nombreux ouvrages qui touchent presque tous à cette question. Le temps est la formation scientifique nous manquent malheureusement pour vous suivre.

Une étude générale de philosophie des sciences qui condenserait les résultats de vos recherches sur ce point rendrait certainement de grands services.

Avec mes meilleurs remerciements, je vous prie d'agréer, cher monsieur, mes respectueux hommages.

fr. Reg. Garrigou-Lagrange